

Ce qu'ils ont écrit de moi

Chronique d'une enfance
sous dossier

Séverine Mahieux

— *Extrait* —

Préface

(ou : ce que je n'ai pas mis dans le dossier)

Je ne t'ai pas attendu pour commencer.

Je t'ai attendu pour *finir*.

Tu tiens ce livre comme on tient une liasse de papiers qu'on n'a pas demandée : trop lourde, trop froide, trop blanche. Tu vas l'ouvrir, tu vas refermer la couverture, tu vas respirer un coup, tu vas peut-être revenir plus tard, quand le cœur sera moins serré. C'est bien. Fais comme tu veux. Moi aussi j'ai mis du temps.

Ce que tu vas lire n'est pas un réquisitoire. Ce n'est pas une thèse, pas un témoignage *édifiant*, pas une *histoire de courage*. C'est une mise à nu. Une lettre adressée à l'administration, à la mémoire, à la mère que je n'ai pas eue, à l'enfant que j'étais et qui n'a pas été crue. C'est aussi une lettre à toi, lecteur, lectrice, qui peut-être vas reconnaître le goût de ton propre silence entre mes lignes.

Je te préviens : il y a des mots ici qui brûlent. Il y a des pages qui sentent le sang séché et l'odeur de plastique chaud des tentes. Il y a des phrases qui claquent comme des ceintures. Tu vas vouloir t'arrêter. Tu vas vouloir *fuir*. Fuis, si tu dois. Mais reviens. Parce que ce livre n'est pas une embuscade : c'est une lamelle de verre sous laquelle on a tenté de me ranger. Je l'ai ressortie. Je l'ai retournée. Elle reflète maintenant ton propre visage.

Tu vas trouver des extraits de dossiers. Ils sont là, intacts, avec leurs dates tamponnées, leurs formulations neutres, leurs fautes d'orthographe. Je ne les ai ni corrigées ni adoucies. Elles sont la preuve que la violence peut aussi être grammaticale. Que l'on peut tuer un enfant avec un imparfait du subjonctif.

Tu vas trouver mes souvenirs. Ils ne sont pas plus *vrais* que les rapports. Ils sont juste *miens*. Ils ont le goût de l'enfer, mais aussi celui des orties sur la peau, du sel des larmes, du sucre des chansons qu'on fredonnait en cachette. Ils vacillent,

parfois, comme une ampoule dans un couloir. Je ne leur ai pas demandé d'être cohérents. Je leur ai demandé d'être *vivants*.

Ce livre ne se lit pas d'un trait. Il se *respire*. Par petites bouffées. Parfois tu vas devoir poser le livre, aller boire un verre d'eau, regarder par la fenêtre, compter les carreaux. Fais-le. Le monde est encore là. Moi aussi j'ai compté les carreaux. J'ai survécu. Tu survivras.

Si tu es passé(e) par là, par *là-bas*, tu vas peut-être sentir un goût de déjà-vu dans ta gorge. Ne le recrache pas. Avale. C'est le goût de la vérité. Elle ne se digère pas d'un coup. Elle se *digère*. Lentement. Elle devient partie de toi. Et c'est ainsi qu'on avance.

Si tu n'es *pas* passé(e) par-là, si tu n'as jamais eu peur de la nuit, si tu n'as jamais entendu ta propre respiration dans le noir comme un animal qui va te sauter dessus, alors lis quand même. Lis pour ne pas rester *de l'autre côté*. Parce que l'autre côté, c'est juste une porte mal fermée. Et que le bruit finit toujours par réveiller.

Je ne te demande pas de *croire*. Je te demande d'entendre. Entends le papier qui craque quand on tourne la page. Entends le silence entre deux paragraphes. Entends la petite fille qui, quelque part, attend encore qu'on la prenne par la main.

Ce livre ne te sauvera pas. Il ne me sauvera pas non plus. Mais il *existera*. Et parfois, l'existence suffit à faire trembler les murs.

Alors, quand tu seras prêt, ouvre.

Pas trop vite.

Pas trop fort.

Juste assez pour laisser entrer un peu d'air.

Je t'y retrouverai,

de l'autre côté du tampon.

Introduction

Après avoir écrit mon autobiographie, *Ce qu'ils ont laissé de moi*, j'ai appris que je pouvais demander mon dossier à l'Aide sociale à l'enfance.

Une formalité, en apparence.

Un mail. Une demande simple, presque banale.

Puis une enveloppe arrive.

Trop légère pour porter une vie.

Quatre pages seulement.

Elles évoquent deux placements d'été. Et c'est tout.

Rien de l'enfance enfermée dans le noir des toilettes.

Rien des coups, de la peur, de l'angoisse coincée comme une pierre dans la gorge.

J'ai rappelé la femme qui gardait la clef de ces archives. Sa voix était prudente, presque gênée : « *À l'époque, un dossier n'était pas toujours constitué...* »

Alors quoi ? Officiellement, mon histoire n'aurait laissé aucune trace ? J'aurais grandi dans le silence et ce silence aurait traversé les décennies jusque dans les archives de l'État ?

Elle a promis de chercher. Elle a ajouté que « *mon histoire avait peut-être été coupée en deux* ».

Une semaine plus tard, tout bascule.

Un second dossier existe.

Un mois plus tard, il est prêt.

Avant même l'envoi, elle me déconseille de le lire seule. Comme si ce papier avait un poids que je ne soupçonnais pas. Mais je le dois. J'ai grandi dans le silence ; j'ai appris à pleurer sans bruit, la tête enfouie dans l'oreiller. Lire ce dossier seule, c'était affronter le silence autrement.

Le recommandé arrive. L'enveloppe brune pèse dans ma main. Elle est légère et lourde à la fois. Ce ne sont plus des papiers : ce sont des dates tamponnées, des initiales à la marge, des phrases sobres qui prétendent raconter ma vie.

Dans mon premier livre, j'écrivais : « *Je ne sais jamais vraiment par où commencer. Devant moi, s'étend un océan sans fin, dissimulé sous un brouillard épais.* »

Je croyais tenir enfin un phare. En l'ouvrant, j'ai compris : ce phare éclaire en biais. Il déforme la côte au lieu de la révéler.

Les rapports parlent d'« *équilibre familial fragile* ».
D'un « *état de grâce* » temporaire.
De « *comportement punitif* ».

Des mots polis, raisonnables, propres sur eux.
Pendant ce temps, la mémoire de mon corps se souvient d'une main qui traîne une enfant par les cheveux.
Elle se souvient d'ordres aboyés, de la règle implacable : *ne jamais pleurer*. Entre leurs euphémismes et la réalité, il y a un fossé.

C'est dans ce fossé que ce livre s'écrit.

Ce deuxième livre n'est pas une suite. C'est un miroir.

Le premier racontait la vérité intime, la mienne, vécue de l'intérieur.
Celui-ci met face à elle la vérité administrative, celle qu'on a écrite à ma place.

Ces dossiers ne sont pas que des archives. Ils sont une version officielle de moi. Une biographie parallèle, produite par un système qui observe, classe, juge, renouvelle des mesures, puis range.

Ces rapports sont devenus une autre vie possible, en marge de la mienne. Ils disent : « *enfant suivie* », « *placement temporaire* », « *contexte familial fragile* ».

Ils ne disent pas les nuits passées le cœur serré, les repas avalés dans la peur, les règles absurdes, la honte, la solitude.

Je me suis demandé longtemps : laquelle de ces deux vies est la vraie ?
Celle que je ressens encore dans mes os, ou celle que l'on peut retrouver noir sur blanc dans un dossier tamponné ?

Ce que je propose ici, c'est une confrontation.
Mettre côte à côte leurs phrases et mes souvenirs.
Montrer l'écart entre ce qu'ils ont vu et ce que nous avons vécu.

Je n'écris pas pour me venger. Je n'écris pas pour régler des comptes.
J'écris pour comprendre comment des mots si sages ont pu cohabiter avec des

nuits si longues.

J'écris pour réparer. Pour laisser une trace juste.

Je pense aussi à celles et ceux qui n'osent pas demander leur dossier. Par peur de ne rien y trouver.

Ou de trop y trouver. Ou de ne pas se reconnaître dans ce qu'on a écrit d'eux. À ceux qui hésitent, parce qu'ils savent qu'ouvrir une enveloppe, c'est aussi ouvrir une blessure.

Ce livre est aussi pour eux.

Il suivra un fil clair. Chaque chapitre partira d'un document : un « *rapport de synthèse* », une « *note d'évaluation* », un « *signalement* ». Je citerai les passages essentiels, leurs dates, leur langue. Puis je répondrai par ma vérité : les faits tels que je les ai vécus, ce que j'en comprends aujourd'hui, ce que ces mots ont produit dans ma vie.

Trois voix se répondront :

- La voix administrative, distanciée, normative ;
- La voix de l'enfant, sensorielle, fragmentée ;
- La voix de l'adulte, qui relit, relie, met en contexte.

Je ne cherche pas l'exactitude maniaque des archives contre la mémoire. Les dossiers ont des tampons ; la mémoire a des cicatrices. Les deux vacillent, autrement.

Là où les papiers omettent, j'essaierai de nommer.

Là où mes souvenirs tremblent, j'indiquerai mes incertitudes. Je n'ajoute rien pour accuser. Je retire seulement les voiles qui brouillent.

J'ai conscience de ce que ces pages peuvent remuer.

Je sais le vertige de se voir réduit à une case, un item, une formule. Je sais aussi la force que donne le fait de reprendre la parole.

Écrire reste pour moi un acte de survie. Une manière de remettre de la lumière dans des endroits où l'on a longtemps demandé à l'enfant de se taire.

Ce qu'ils ont laissé de moi disait l'intérieur.

Ce qu'ils ont écrit de moi regarde l'extérieur.

Entre les deux, il y a ma vie.

Et le droit simple, mais vital, d'être racontée justement.

La suite vous attend...

Pour lire la suite, retrouvez le livre complet sur Amazon :

Recherchez : « Ce qu'ils ont écrit de moi – Séverine Mahieux »
